

à douze ; l'empereur a seul le droit d'en avoir vingt-quatre : la forme de la boîte de betel, des boucles d'oreille, des bonnets de cérémonie, des harnais pour les chevaux, enfin jusqu'au métal dont le crachoir est fait, différent suivant les rangs. Quiconque ose usurper des attributs auxquels il n'a point droit en est très-sévèrement puni.

L'habillement de cérémonie consiste en une robe de velours ou de satin à fleurs ; on met par-dessus un manteau de soie qui ne couvre que les épaules, comme celui de nos ecclésiastiques en habit court. Les boucles d'oreilles sont pour les nobles un tuyau d'or qui a la forme d'un entonnoir, pour les autres, des plaques de métal roulées ; leur poids allonge beaucoup l'oreille.

Les femmes nouent leurs cheveux sur le haut de la tête, qu'elles entourent ensuite d'un bandeau brodé et orné d'après leur rang. Leur chemise ne passe pas la hanche ; elles la serrent avec des cordons pour soutenir la gorge ; elles portent par-dessus une veste large avec des manches serrées ; une longue pagne en toile ou en soie leur ceint les reins, et fait deux ou trois fois le tour du corps, en traînant à terre. Les femmes de qualité croisent sur leur poitrine un châle de soie fort long, et dont les bouts, rejetés sur les épaules, flottent avec grâce.

Les femmes du peuple ne sont vêtues que d'une

sorte de grande chemise ; elle est retroussée sous les bras, et se croise sous leur sein qu'il cache à peine, et tombe jusqu'au bas de la jambe, de sorte que, lorsqu'elles mettent un pied en avant, on voit jusqu'à leur genou.

Quand les Barmanes se parent elles teignent en rouge leurs ongles et la paume des mains ; elles parsèment leur sein de poudre de bois de sandal ; quelques-unes s'en frottent aussi le visage. Hommes et femmes se peignent les paupières et les dents en noir.

L'habillement ordinaire est pour les hommes une veste à manches longues en mousseline ou en très-beau nankin fabriqué dans le pays ; une pagne de soie leur ceint les reins. Quand il fait froid, ils ont une capote ou une veste de drap d'Europe.

Les Barmans ressemblent beaucoup plus aux Chinois qu'aux Hindous. Les femmes, surtout dans les provinces méridionales, sont plus belles que celles de l'Hindoustan ; mais elles n'ont pas leurs formes délicates ; elles sont bien faites et un peu disposées à l'embonpoint. Leurs cheveux sont noirs, longs et épais.

Les hommes ne sont pas d'une grande taille : ils sont robustes et très-agiles. Ils conservent long-temps un air de jeunesse, parce qu'au lieu de se raser, ils s'arrachent la barbe avec de petites



pinces. Ils se tatouent les bras et les cuisses, persuadés que les figures bizarres qu'ils dessinent sont un charme qui les préserve des effets des armes de leurs ennemis.

Les jeunes filles sont dès l'enfance accoutumées à tourner tellement les bras en dehors, qu'on les croirait disloqués : quand elles les étendent, le coude se trouve caché, et le dedans du bras est en avant et plié en sens contraire de celui qu'il a ordinairement.

Les mariages sont des actes purement civils. Les lois défendent la polygamie; elles ne reconnaissent qu'une femme (*mica*); elles permettent les concubines. Un homme peut, dans certains cas, répudier sa femme : la procédure du divorce coûte des sommes immenses. Les concubines sont obligées de servir la mica; elles portent son éventail, sa boîte à betel, sa carafe. A la mort d'un homme, elles deviennent la propriété de la veuve, à moins qu'il ne les ait affranchies par un acte authentique.

Quand un Barman a jeté les yeux sur une jeune fille pour l'épouser, sa mère, ou sa plus proche parente va faire les propositions. Si elles sont acceptées, quelques-uns de ses amis vont chez la jeune fille, et font les arrangemens pour la dot qu'elle doit apporter. Le jour de la noce, le futur envoie dès le matin à sa belle trois lounghis, ou

longues pièces d'étoffes qui tiennent lieu de jupon, trois tabbeks ou ceintures, et trois pièces de mouseline avec les boucles d'oreille, les bracelets et autres bijoux. Les parens de la femme préparent un grand festin; on dresse le contrat. Les nouveaux époux mangent du même plat; le mari présente à la femme du thé qu'elle accepte, elle lui en offre à son tour qu'il reçoit également.

Quand un Barman meurt intestat, ses enfans légitimes héritent des trois-quarts de son bien, non pas, cependant, par égales portions. Le quatrième quart appartient à la veuve qui est tutrice des enfans.

Les funérailles se font avec beaucoup de solennité et d'apparat et de grandes démonstrations de douleur. Le corps est placé dans un cercueil, des hommes le portent sur leurs épaules. Le convoi marche lentement, les parens suivent en habit de deuil; des pleureuses gagées précèdent le corps en chantant une hymne funèbre. Les cadavres sont brûlés; ceux des pauvres sont enterrés ou jetés dans la rivière, parce qu'un bûcher coûte très-cher; il a six à huit pieds de haut, le bois est très-sec. On laisse assez d'espace entre les bûches pour que la circulation de l'air donne plus d'activité à la flamme. Les rhaans adressent des prières à Gaoundama en faisant le tour du bûcher jusqu'à ce que tout soit



réduit en cendres. Ensuite ils recueillent les ossements et les déposent dans un tombeau. Le corps des grands personnages est embaumé et conservé six semaines ou deux mois avant d'être brûlé; pendant tout ce temps il reste exposé dans un kioum ou autre édifice religieux, ou dans un salon sacré magnifiquement orné de dorures et uniquement consacré à cette pieuse cérémonie. On dit à M. Symes que le miel était le principal ingrédient dont on se servait pour préserver les corps de la putréfaction.

Le gouvernement barman avait manifesté le désir de voir un officier de la compagnie anglaise des Indes résider à Rangoun; en conséquence le gouverneur général du Bengale fit choix du capitaine Hiram Cox. Celui-ci arrivé à Rangoun en octobre 1796, en partit le 5 décembre pour Amerapoura. Il demeura environ dix mois dans cette capitale, et au mois de novembre de l'année suivante revint à Rangoun.

Pendant son séjour dans cette dernière ville, il visita une mine de fer oligiste exploitée par les Barmans. Des bancs d'une terre argileuse mêlée de masses d'une roche ferrugineuse forment les couches supérieures qui reposent sur une couche

de couleur bleue, pesante et étincelante avec le briquet. Dans plusieurs endroits, l'eau est fortement chargée de vitriol et d'alun, et au nord de la pagode de Dagon, est une mare formée par les pluies et dont l'eau limpide, mais d'une saveur austère et acidulée, passe pour fortifiante; les habitans y font baigner leur bétail. Cox reconnut en divers lieux la présence du soufre et d'autres signes qui font voir que ce pays a été soumis à l'action des volcans.

Le 7 janvier Cox vit les puits de naphte de Raïnan-goung ou Yanan-goung; on en compte cent quatre-vingt; à cinq milles plus loin dans le nord-est; il y en a trois cent quarante autres. Le produit de ces puits est considérable; c'est une des branches les plus importantes du commerce intérieur.

Le 24 janvier Cox atteignit Amerapoura. L'empereur et toute sa cour étaient alors à Mhégoun, lieu où il avait fait élever une magnifique pagode, et où il devait rester jusqu'au 11 février, jour de la pleine lune, pour accomplir certaines cérémonies religieuses. Un Barman qui était venu de Calcutta avec Cox trouva moyen de s'introduire à la cour du monarque. Cet homme avait fait partie d'une députation envoyée trois mois auparavant pour faire des recherches sur la religion et les habitans de Cey-



lan, et dont le chef était mort en revenant à Calcutta. Se trouvant connu d'un des officiers de la cour, il avait été présenté au nouveau vice-roi de Rangoun, qui paraissait jouir de la faveur du prince, et qui l'avait emmené à la cour, puis présenté au chef des vounghi ou conseiller d'état. Celui-ci introduisit le voyageur près de l'empereur qui daigna prendre de lui diverses informations au sujet de l'envoyé anglais, du commerce du Bengale, etc. Ensuite le prince lui demanda s'il avait vu la voiture qu'on lui apportait en présent. Le Barman répondit affirmativement. Le prince voulut savoir si quelqu'un était entré dans cette voiture; à quoi le Barman répliqua que non, parce qu'elle avait été construite exprès pour le monarque. D'après l'ordre de l'empereur, il en fit la description et lui en traça même le dessin, sur quoi l'empereur lui dit que cette voiture n'était pas si belle que celle qu'il avait déjà. Le voyageur, dans sa simplicité, prit la liberté de contredire le prince, qui se mit à rire de tout son cœur, en disant: « Tu es partial pour les Anglais; tu n'as pas encore vu ma voiture? qu'on la lui fasse voir. » Un des officiers conduisit aussitôt le Barman au lieu où l'on gardait ce carrosse. « Eh bien, dit le prince au Barman quand il revint, à présent que tu as vu ma voiture, quelle est ton opinion? » Cet homme persista

dans sa première assertion, ce qui fit beaucoup rire l'empereur; les courtisans placés derrière lui, le tiraient par ses vêtements, et lui disaient tout bas de ne pas parler de cette manière. Enfin il se hasarda à dire que sa majesté était grande et puissante, et devait avoir raison; mais qu'il croyait devoir dire la vérité, et qu'il pensait que le monarque lui-même, après avoir vu ce nouveau carrosse, le trouverait plus beau. « D'ailleurs, ajouta-t-il, cette voiture est ornée de lanternes » — « Quoi, dit l'empereur, elle a des lanternes! et y a-t-on déjà mis des bougies? » — « Non, reprit le Barman. » Cette assurance parut faire le plus grand plaisir au prince, qui lui dit: « Tu es allé à Ceylan: quel âge a le roi? » — « Cinquante ans. » — « Ah! il est à peu près du même âge que moi. » — « Il est bien noir, répliqua le Barman, ce qui fit encore rire l'empereur. »

Le Barman dit ensuite au prince que les Anglais avaient conquis Ceylan sur les Hollandais, et que l'on ne voyait que le pavillon des premiers flotter sur les rivages de l'Inde; alors l'empereur, suivant le témoignage de Cox, s'écria d'un air satisfait: « Mon peuple pourra maintenant avoir de libres communications avec Ceylan. » Puis il ordonna au Barman de se retirer, et de revenir avec ses livres et ses dessins.

L'honneur que cet homme avait reçu le ren-



dit l'objet de l'envie dans toute la cour ; les conseillers d'état lui demandèrent pourquoi il s'était présenté vêtu si misérablement : « Je ne suis qu'un pauvre homme , répondit-il , et je n'ai pas d'autres habits. » Tous lui promirent de lui en faire donner de plus beaux pour la première fois. Malgré ces marques de bonne volonté, ils ne laissèrent pas d'éprouver beaucoup de jalousie. Le commandant de Rangoun ne put s'empêcher de dire à un autre officier : « Il y a neuf ans que je sers l'empereur, et je n'ai pas encore vu son visage, et voilà ce pauvre couli qui vient d'être honoré d'une conversation familière ! »

Cette conversation est remarquable parce qu'elle offre un exemple de cette attention prêtée aux voyages que les habitans des diverses contrées de l'Inde entreprennent encore de nos jours pour aller s'instruire dans les usages et les traditions de leur religion. On peut ajouter le voyage de ce Barman aux faits qui attestent les fréquentes communications et les rapports intimes qui ont toujours existé entre les peuples de la presqu'île orientale et Ceylan, la seconde métropole du bouddhisme dans l'Inde orientale.

Cox nous apprend de nouveaux exemples de cette liaison. L'empereur des Barmans le pria d'écrire en particulier au gouverneur général de l'Inde pour qu'il obtint du roi de Candy l'une des

dents du législateur, qui était déposée dans le principal temple de Ceylan. Les dents de Bouddha ont été ainsi l'objet de beaucoup de courses et de négociations entre les divers rois des Indes. Un général portugais refusa d'en rendre une dont le hasard l'avait rendu possesseur, à des Indiens qui offraient un million d'écus pour la racheter ; par pur zèle, il aima mieux la faire réduire en poudre, la brûler et en jeter les cendres dans une rivière, que de la rendre à leur idolâtrie.

Le principal objet de la mission de Cox était d'obtenir une plus grande liberté de commerce à Rangoun. Contrarié par les intrigues des principaux officiers de la cour, aidés de l'influence de l'une des femmes de l'empereur, Cox ne put se faire accorder pour ses compatriotes ce qu'il était chargé de solliciter. Malgré le bon accueil qu'il avait reçu, il fut obligé de revenir à Rangoun, sans avoir tiré presque aucun avantage de son séjour dans la capitale des Barmans.

Pendant son séjour, l'empereur lui fit communiquer deux pièces de monnaie, l'une d'or, l'autre d'argent, ainsi qu'une carte peinte sur toile, avec prière de dire s'il connaissait le pays auquel ces objets se rapportaient. Ils avaient été apportés au prince par les envoyés du Vizaddi, contrée située à huit cents milles au nord-ouest d'Amerapoura, lesquels étaient venus prier l'em-



pereur de les aider à rétablir sur son trône leur roi légitime, qui avait été dépossédé par son frère. Sur leurs représentations, l'empereur avait assemblé une grande armée, et il avait déjà envoyé vingt mille hommes pour éclairer la route, résolu de les suivre avec des forces considérables, même avant de savoir où était situé le pays qu'il se proposait d'envahir. La carte, rédigée dans une langue que Cox ignorait, laissa celui-ci livré à des conjectures sur le pays qu'elle représentait. Il la vit traversée par un grand fleuve qui se jetait dans la mer non loin de Vizaddi; et comme les monnaies qui y étaient jointes appartenaient au pays d'Assam, il jugea que le fleuve était le Brahmapoutre, et Vizaddi l'un des petits états à l'est de Ghagoung, ou peut-être un des noms d'Assam lui-même.

Les pays situés au nord et à l'est des frontières d'Assam et d'Ava, jusqu'à celles du Tibet et de la Chine, sont encore si peu connus, que deux états de ces contrées, le Paï-hi et le Pa-pe-thsifou (pays des huit cents épouses), manquent totalement sur nos cartes.

Les ministres opposés au parti du résident anglais; la princesse qui avait entrepris de contrarier ses opérations; les marchands musulmans qui en redoutaient le succès, parce qu'ils jouissaient du commerce exclusif de Rangoun; en

un mot tous les adversaires que l'envoyé avait trouvés réunis contre les intérêts de ses compatriotes, surent tirer des circonstances pour inspirer à l'empereur des préventions contre les propositions de Cox, et forcer ce dernier à la retraite.